Le mystère Joseph Mitchell

THOMAS KUNKEL Une enquête fouillée sur l'une des plumes mythiques du « New Yorker ». Le reporter Joseph Mitchell (1908-1996) passa près de trente ans à la rédaction de son journal sans rien publier

Il n'y arrive plus. Il se rend chaque matin à la rédaction du *New Yorker,* se débarrasse de son manteau, s'installe à son bureau, se penche sur ses nombreuses notes mais rien de concret ne sortira plus du cliquetis de sa machine à écrire durant trente ans. L'un des plus mythiques reporters de l'histoire du journalisme américain ne publiera plus de récit à partir de l'année 1964, sans que l'on puisse fournir de véritables explications. L'essayiste Thomas Kunkel a enquêté sur la vie du reporter Joseph Mitchell. Plongée dans New York, histoire d'un magazine hors du commun, tentative d'élucidation d'un mystère, portrait de l'homme aux portraits. Joseph Mitchell est passé à la postérité pour la manière dont il rendait compte de la vie des marginaux et des invisibles de New York. Clochards, patrons de bar, Gitans. Il a été l'un des plus grands journalistes de son époque.

Il était un homme sensible et son talent passa et partit par là

Ses qualités : le sens de l'écoute, le goût du détail, la fluidité de l'écriture, l'audace de la construction, l'empathie maîtrisée, la curiosité en airain. Le sudiste Joseph Mitchell reste encore aujourd'hui l'incarnation même d'un journalisme littéraire de non-fiction admiré par des écrivains comme Salman Rushdie et Paul Auster. Il mettait l'art au service de la rue. Thomas Kunkel place, en exergue de son enquête, une phrase extraite du *Portrait de Dorian Gray*, d'Oscar Wilde : *« Tout portrait peint avec sensibilité est un portrait de l'artiste, non du modèle. »* Peut-être le mot important est-il le mot *« sensibilité »*. Joseph Mitchell était un homme sensible et son talent passa et partit par là.

Joseph Mitchell est né en 1908 dans une ferme de tabac et de coton à Fairmont. Les marais et les plantations de la Caroline du Nord n'ont pas de secret pour lui. Il est le fils aîné d'Averette Nance Mitchell et de Betty Parker. Il a cinq frères et sœurs. Il est élevé au sein de la communauté baptiste dont un certain nombre de croyances l'accompagneront toute sa vie. Son père silencieux devient, à force de travail, l'un des propriétaires fonciers les plus influents de la région. Le garçon découvre à 10 ans, lors d'un déplacement familial, les gratte-ciel de New York. Il déclare : *« C'est ça que je veux. »* Il l'aura. Dans son journal intime de 1986, il rend hommage à une petite camarade de l'école primaire. La frêle et jolie Ruth Page Magnin, aussi mauvaise en calcul que lui, refuse d'obéir à l'institutrice et d'aller au tableau, devant toute la classe, pour résoudre un exercice d'algèbre. *« D'elle j'ai appris que, si on est prêt à en accepter toutes les conséquences, il suffit de dire non. »* Il dit *« non »*. L'aîné de la famille Mitchell aime son père, mais ne veut pas de la vie de son père. Son sentiment de culpabilité vis-à-vis d'un patriarche adoré et admiré se révélera un puits dans lequel il noiera une partie de sa tranquillité d'être. Joseph Mitchell quitte Fairmont. Il devient un exilé. Dorénavant, il sera tiraillé entre son amour pour sa région natale et sa passion pour une ville capitale.

Il a 21 ans. Joseph Mitchell s'installe à New York en 1929. Nous sommes au début de la grande crise. Il fait la connaissance, au *Herald Tribune,* de Stanley Walker. Le chef du service des nouvelles locales veut des reportages plus libres et plus littéraires. Il assure : *« Un journal qui ne prend pas de risques est un journal mort. »* Joseph Mitchell devient reporter pour le *Herald Tribune*. Le jeune sudiste marche toute la journée, se tisse un réseau d'informateurs, apprend à connaître New York. Il côtoie les inspecteurs de police, les prostituées, les prédicateurs de rue. Joseph Mitchell ne sait toujours pas s'il veut être écrivain ou journaliste. Il épouse la brillante et joyeuse Therese Jacobsen. Ils ont deux filles et habitent dans un petit appartement de Greenwich Village. Joseph Mitchell ne tarde pas à être renvoyé du *Herald Tribune*. Il est entré dans le bureau du directeur de la rédaction ivre mort et a fracassé contre le mur un encrier décoratif. Il en voulait à Ogden Reid d'avoir confié à un autre journaliste une affaire qu'il avait lui-même trouvée. Le jeune homme s'engage, un temps, comme matelot sur un navire marchand américain en partance pour l'Union soviétique.

Joseph Mitchell s'installe à New York en 1929, au début de la grande crise.
THERESE MITCHELL / COURTESY THE ESTATE OF JOSEPH MITCHELL

Quand on avait demandé à Bernard Shaw ce qu'il comptait faire à New York, il avait répondu : *« En partir au plus vite. »* Joseph Mitchell est tombé instantanément amoureux de New York. La ville devient sa ville. Il travaille pour le *World Telegram*. Il suit notamment, en 1935, le procès de Bruno Hauptmann. L'émigré allemand est jugé pour le meurtre dans l'affaire de l'enlèvement du fils de Charles Lindbergh. Le journaliste mène une interview avec Franz Boas. Il retient la leçon du grand anthropologue sur la manière dont il faut observer le monde : *« Ne croyez jamais connaître quoi que ce soit, pas même vous-même ou votre père. »* On le remarque. Joseph Mitchell entre au *New Yorker*. Le magazine lancé en 1925, dirigé par Harold Ross, a changé la donne en matière de journalisme. La liberté d'écriture, la légèreté de ton, le sens de la narration y furent portés au plus haut point. L'hebdomadaire trouve sa voix peu à peu et la principale qualité de Harold Ross est son aptitude, en matière de recrutement, à déceler les talents. Joseph Mitchell passe sa première journée de travail au *New Yorker* le 26 septembre 1938. Il vient d'avoir 30 ans. Il trouve sa place dans une pépinière de journalistes névrosés, alcooliques, talentueux. Il devient rapidement l'une des plus grandes plumes du *New Yorker,* dont chaque récit est guetté par les lecteurs. Une action réduite au minimum, un style naturaliste, une tendresse aiguë. Est-ce de la littérature ou du journalisme ?

Le clochard de Greenwich Village

Une lettre de refus. Il ne peut pas participer à l'effort de guerre en 1942 à cause d'un ulcère à l'estomac dont il fut victime l'année précédente. Encore une fois, il ressent une vive culpabilité. Il se plonge dans le travail. Joseph Mitchell s'intéresse aux opprimés et aux révoltés. Ses thèmes : le marché aux poissons de Fulton Street, le roi des Gitans Johnny Nikanov, le vieux Hugh G. Flood, les quais de New York, la colonie amérindienne de Caughnawaga. Son portrait le plus célèbre reste celui du clochard de Greenwich Village. Joe Gould vit dans la rue, rédigerait une chronique manuscrite de la vie new-yorkaise, a pour bienfaiteur le poète E.E. Cummings, communique avec les mouettes.

Les lecteurs vont découvrir, avec les années, que Joseph Mitchell a écrit des portraits composites. Il a parfois créé des portraits à partir d'éléments empruntés à plusieurs hommes dont lui-même. Johnny Nikanov et Hugh G. Flood sont en partie des inventions de Joseph Mitchell. Le journaliste s'en expliquera : *« Les faits ne traduisent pas toujours la vérité. »* Il reconstruit, entre autres, les discours. On frôle l'imposture. Sa production décline. Il a publié 14 articles durant l'année 1939 puis 14 articles entre 1944 et 1996. L'auteur de *La Tombe de M. Hunter* et du *Secret de Joe Gould* reste pourtant comme le précurseur du « nouveau journalisme » et l'auteur d'articles de génie touchant à l'art.

Joseph Mitchell était un mélancolique. Un jour, Harold Ross lui a

Lire

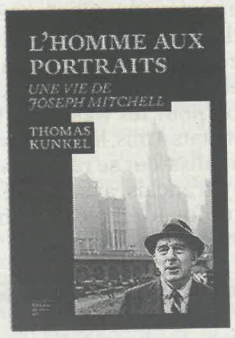
avoué : *« Vous savez que vous êtes un type assez déprimant. »* De fait, il l'était. Le fils de planteur fait ce qu'il ne faut pas faire : il vit dans le passé, il vit de plus en plus dans le passé. La dépression l'entoure puis le recouvre. Il est toujours sur le point d'écrire mais il n'écrit pas. Le biographe avance de multiples raisons. Son perfectionnisme paralysant et son anxiété chronique. Ses activités à la Commission des monuments historiques. La mort de Harold Ross en 1951, la mort de sa mère en 1963, la mort de son meilleur ami, Joe Liebling, en 1963, la mort de son père en 1976, la mort de sa femme en 1980. Il perd la bataille contre la dépression. Le remplaçant de Harold Ross, William Shawn, prend la tête du *New Yorker* en 1952. Son auteur le

Il reste comme le précurseur du « nouveau journalisme » et l'auteur d'articles de génie sur l'art

plus doué n'a rien écrit depuis 1964. Le remplaçant de William Shawn en 1987, Robert Gottlieb, entérine la situation. Joseph Mitchell se rend à son bureau, touche son salaire, ne rend rien. Robert Gottlieb dira : *« J'espère lui avoir témoigné un affectueux intérêt jamais démenti et ne pas lui avoir paru trop exigeant. »*

Portrait de Harold Ross émaillant les textes de ses journalistes de centaines de questions à la syntaxe tordue (*« Qui, lui ? »*), pages émouvantes sur la disparition de l'épouse Therese Jacobsen, hommage à un journalisme littéraire. Toute une vie hissée sur des pointes brisées. Joe Mitchell et sa dernière compagne, sa collègue Sheila McGrath, se retrouvent un après-midi sur un ferry en direction de Manhattan. Un carré de papier jaune volette et se pose sur leur banc. Sheila McGrath le ramasse et lit le message : *« Je m'appelle Mitchell. S'il vous plaît, ramenez-moi chez moi. »* Joseph Mitchell meurt, en 1996, à 87 ans. Il connaît, avant de disparaître, une résurrection avec la publication de ses recueils de textes. Les morts enterrent les morts, nous dit-on à plusieurs reprises, mais les morts enterrent aussi les vivants. Joseph Mitchell s'est accroché autant qu'il a pu à un passé en train de disparaître puis, quand le passé a définitivement disparu, il l'a rejoint. ●

MARIE-LAURE DELORME



L'HOMME AUX PORTRAITS, UNE VIE DE JOSEPH MITCHELL
DE THOMAS KUNKEL, TRAD. MICHEL CORDILLOT, ED. DU SOUS-SOL, 450 P., 26 €.

La geste des gestes

BERNARD PIVOT
de l'académie Goncourt
@bernardpivot1

D'abord, un geste banal de la main. Prendre un livre, pas n'importe lequel, celui de Charles Dantzig, à couverture bleue, l'ouvrir et en commencer la lecture page 9. Puis, le geste traditionnel des yeux qui consiste à lire ligne à ligne, de haut en bas, une page après l'autre tournées par les doigts de la main droite, le plus actif étant l'index.

Ensuite, un premier geste d'étonnement – tête immobile, bouche ronde, regard figé – qui sera suivi de gestes de stupéfaction, d'admiration, d'agacement, de jalousie, de vertige, tant les connaissances déployées dans ce *Traité des gestes* sont diverses, considérables, stupéfiantes, abracadabrantes, inouïes, déraisonnables, enivrantes, pléthoriques, bref, dantzigiennes.

Nous étions prévenus. Charles Dantzig est un explorateur des grands ensembles en même temps qu'un orpailleur des sources et des rus. De sa tête archipleine – elle est élastique et il y a toujours de la place – sont sortis, entre autres, un *Dictionnaire égoïste de la littérature française* et, plus ambitieux encore, une *Encyclopédie capricieuse du tout et du rien*. Rien de moins qu'un risque-tout de la culture, en somme.

Cette fois, il a délaissé les mots pour s'intéresser aux gestes, en ayant cependant recours aux mots pour les photographier, les analyser et rapporter ce qu'ils disent. Et cachent, quoique les gestes soient plus sincères que les paroles, ne serait-ce que parce qu'ils sont souvent spontanés. Les gestes d'imitation en révèlent davantage. *« Vers l'âge de 20 ans, j'ai imité un geste de mon père, celui de me lever au spectacle en me tenant les hanches. C'était inepte, mon père avait une sciatique et moi pas, mais je l'admirais, ou son souvenir, il est mort quand j'avais 10 ans. »*

Charles Dantzig fend l'armure de l'encyclopédiste et du philosophe pour plonger dans les joies et les chagrins de sa vie privée. D'un amant appelé l'Écureuil, il se rappelle les gestes *« d'une délicatesse jusque-là inconnue de moi »* et, dans une page émouvante, il se repasse le film de ses petites attentions.

Il lui arrive aussi de se mettre en colère contre les gestes de mépris, d'intolérance de bêtise, de vulgarité, de haine. Il n'a pas oublié la tristement fameuse *« quenelle »* d'un soi-disant humoriste qu'il ne nomme pas. Les gifles ne sont pas toutes de violence. À côté de *« la baffe légale »* des familles, de l'aller-retour impulsif et humiliant, il peut y avoir, surtout dans les jeux de l'amour, des gestes ambigus. *« Des giflettes : ô caresses hésitantes. »* Les gestes des bourreaux, des esclaves, de la tyrannie, des fourbes, des cuistres, de la contestation, de la révolte, eux, sont clairs et nets.

Sur les gestes de sport, Charles Dantzig est court. Peut-être sont-ils à ses yeux trop formatés, répétés, manquant de mystères ? Plus étonnante, sa discrétion sur les gestes de la sexualité. *« Les gestes que font les mains durant l'amour n'ont pas à être nommés. »* Et les mouvements des yeux pendant ces moments-là ? Les sourires sont des gestes qui inspirent au contraire à Dantzig de copieuses et jolies réflexions et l'amènent à déplorer l'expression *« beau à pleurer »* qu'il trouve inepte. Il lui préférerait *« beau à sourire »* et même *« beau à rire »*, ce qui peut prêter à confusion.

Traité des gestes est un manuel intello d'éducation physique, une histoire mimétique de l'homme, une épopée gesticulatoire. *« Le lien universel entre toutes les créatures du monde est le geste. »* Il y a des gestes oubliés et il y a des gestes retrouvés. Il y a des gestes nationaux et par époques. Grâce à la littérature et à la peinture, nous savons qu'ils se perpétuent. Et là, Charles Dantzig fait très fort. Le nombre de livres et de tableaux auxquels il demande des preuves est impressionnant et même décourageant, tant le lecteur se convainc au fil des pages, dans l'accumulation des références et des citations, qu'il n'a décidément rien lu ni vu. Sans compter que Dantzig se tourne aussi du côté de la musique, de la danse, du cinéma, de la photographie... Gestes de Fellini, de Schiele... Gestes des chefs d'orchestre, des clowns, des acteurs, des chanteurs...

Et les gestes de l'Histoire. Connaissez-vous celui-ci, plus que de *« contestation »*, geste de revanche et de victoire ? *« Il a été accompli le 11 septembre 1944 par la première patrouille américaine à pénétrer en territoire allemand, par le Luxembourg. Et l'imagination immonde des nazis [...] a vu s'ouvrir sept braguettes de pantalons kaki, sortir autant de bites, dont une judaïquement circoncise, et ces sept bites, de formes diverses et toutes charmantes, ont lancé le jet rieur de leur mépris sur cette terre d'où le mal avait jailli du monde. Les Sept ont fait tomber Thèbes. »* ●

TRAITÉ DES GESTES
CHARLES DANTZIG, GRASSET, 408 P., 22 €.

PRIX 2017 DE LA LITTÉRATURE ARABE

Le jury du Prix 2017 de la littérature arabe, présidé par Pierre Leroy, cogérant de Lagardère SCA (propriétaire du JDD), a élu *Seul le grenadier*, de Sinan Antoon (Sindbad/Actes Sud). Dans ce beau roman d'apprentissage, traduit de l'arabe (Irak) par Leyla Mansour, le romancier, né à Bagdad en 1967, raconte les pères et les fils aux prises avec la vie et la mort. Le jeune Jawad se retrouve forcé de mettre ses pas dans ceux de son père disparu en 2003. Il se rêvait artiste sculpteur, il lave et ensevelit les morts avant leur enterrement. Style subtil et poétique, hommage au peuple irakien, réflexion sur la liberté intérieure. Comment demeurer un homme fidèle à ses rêves dans un pays miné par le malheur ? ●